

# En souvenir de Charles Vincent Aubrun

**Jean Canavaggio**

*Université Paris Nanterre*

**Résumé :** Dans cet article, l’auteur retrace la vie et la carrière de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), tel qu’il l’a connu entre 1957 et 1969, d’abord comme étudiant, puis comme assistant à la Sorbonne. Est évoqué en particulier le rôle important qui a été le sien pendant près de 20 ans en tant que directeur de l’Institut d’Études Hispaniques.

**Mots-clés :** Éditions, Enseignement, Hispanisme, Recherche, Sorbonne.

**Resumen:** En este artículo, el autor describe la vida y la carrera de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), al que conoció entre 1957 y 1969, primero como estudiante y después como profesor auxiliar de la Sorbona. Se destaca en particular el papel importante que desempeñó durante casi 20 años como director del Instituto de Estudios Hispánicos.

**Palabras clave:** Ediciones, Enseñanza, Hispanismo, Investigación, Sorbona.

---

Je ne crois pas être le plus qualifié pour évoquer la personnalité et la carrière de celui qui a été pendant près de 20 ans à la tête de l’Institut d’Études Hispaniques. D’autres que moi l’ont mieux connu : je songe en particulier à Louis Urrutia et à Charles Leselbaum. Mais le premier n’est plus de ce monde et le second, qui a consacré à Charles Vincent Aubrun une émouvante notice nécrologique, a cru pouvoir recommander mon nom aux organisateurs de ce colloque. Je m’efforcerai donc de répondre à leur attente avec ce témoignage sur celui dont j’ai été, voici plus d’un demi-siècle, d’abord l’étudiant, puis l’assistant.

Lorsqu’en octobre 1956, je suis arrivé rue Gay-Lussac pour y préparer mes deux derniers certificats de Licence – Littérature et Philologie –, Charles Aubrun se trouvait aux États-Unis où il se rendait régulièrement en qualité de professeur invité, et ce n’est qu’au deuxième semestre

qu'il revint parmi nous pour donner un cours sur le *Romancero au temps de Charles Quint*. On savait qu'il avait consacré aux *romances* sa thèse principale de doctorat, mais celle-ci était restée inédite, en raison, disait-on, du désaccord profond de son auteur avec la théorie que Ramón Menéndez Pidal avait défendue naguère sur leur origine. Aussi n'était-il cité par les spécialistes de la question qu'en tant qu'auteur d'une thèse complémentaire intitulée *Le Chansonnier d'Herberay des Essarts*, un ouvrage qu'il avait publié en 1951. C'est seulement en 1986 qu'il se décida à faire paraître *Les vieux romances espagnols (1440-1550)*, un ensemble d'études reprenant en partie, mais aussi corrigeant les arguments et les conclusions qu'il avait exposés lors de sa soutenance, bien des années auparavant.

Né le 4 avril 1906 à Clichy-La Garenne, au sein d'une modeste famille berrichonne dont les racines paysannes se trouvaient à Mennetou-sur-Cher, Charles Aubrun avait fait ses études secondaires au lycée Chaptal. Germaniste de formation, il décide à 17 ans d'apprendre l'espagnol et se rend à cette fin à Barcelone où il enseigne le français chez Berlitz. Il fait ses études supérieures à la Sorbonne, au temps où Ernest Martinenche y dirigeait les études hispaniques. Reçu à l'agrégation d'espagnol en 1930, il effectue pendant une dizaine d'années le parcours classique d'un professeur de lycée. Nommé tour à tour à Nîmes, Tanger, Rabat, Bordeaux, Tours et Paris, avec, en guise de parenthèse, un séjour d'un an à la Casa de Velázquez, interrompu par le déclenchement de la Guerre civile, il devient, en 1940, chargé d'enseignement à l'université de Poitiers, en remplacement d'Amédée Mas, alors prisonnier en Allemagne. Muté à Bordeaux en 1945, il soutient ses thèses quatre ans plus tard et, en 1951, il arrive à Paris pour y occuper une maîtrise de conférences dont le directeur de l'Institut, Gaspard Delpy, avait obtenu la création. À en juger par une lettre de Marcel Bataillon à Dámaso Alonso, datée du 29 mai 1951, ce n'est pas lui que Delpy aurait voulu appeler à ses côtés ; mais, en dernière instance, l'Assemblée des professeurs se prononça en sa faveur.

En décembre 1952, quelques semaines après la rentrée, Delpy décédait brutalement devant ses étudiants. Il aurait donc dû revenir à Aubrun de lui succéder à la direction, mais tel ne fut pas le cas. En effet, Robert Ricard, qui occupait alors la chaire d'études portugaises, rejoignit la rue Gay-Lussac en octobre 1953 pour prendre la tête de l'Institut. L'année suivante, un grave accident de santé contraignit Ricard à demander un congé de longue durée, si bien qu'il revint alors à Aubrun de prendre sa succession. Lors du retour de Ricard à la vie active, une direction conjointe fut instituée, mais, dans la pratique, ce fut à Aubrun que revint l'essentiel des tâches à accomplir et c'est donc à partir de cette date qu'il s'employa à administrer la maison qui lui était désormais confiée et à en assurer l'essor. Comme le lui dira publiquement Ricard, en 1975 :

Nous avons partagé la direction de l'Institut... À dire vrai, le mot de partage est peu exact, car les parts ont été singulièrement inégales, et cette inégalité s'est produite à votre détriment... Je ne sais pas si j'ai régné, mais, ce dont je suis sûr, c'est que vous avez gouverné, et vous avez gouverné avec tout ce que cela implique d'incessant travail, de soucis lancinants et de responsabilités quotidiennes<sup>1</sup>.

En 1957, l'Institut Hispanique était loin de présenter l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. De dimensions plus modestes, l'édifice qui l'abritait ne comptait que les deux salles de cours du rez-de-chaussée. Au premier étage se trouvaient la bibliothèque et les bureaux des professeurs, tandis que le deuxième était occupé par le logement de fonction qu'Aubrun partageait

<sup>1</sup> Cité par François-Xavier Ricard, « Robert Ricard. Récit-portrait », *Ibérica*, n° 11, printemps 2017, p. 299.

avec son épouse, Hilda Donally, qu'il avait connue en 1928 à l'université de Murcie où elle était lectrice d'anglais. Il y avait passé lui-même un an comme lecteur de français, à une époque où Jorge Guillén y enseignait la littérature espagnole. Ce dernier, qui allait devenir un ami très cher, a laissé de lui une évocation rétrospective à laquelle j'emprunte ces quelques lignes :

Estoy viendo al mozo alto, rubio, fuerte, de risueña mirada abierta a las horas, y no por eso de menor alcance crítico, locuaz en vivísima comunicación con el prójimo al que se dirige, franco, resuelto. Este primer Aubrun, perfecta encarnación del nuevo intelectual en aquellos felices años 20, iba vestido de azul : el "mono" azul del trabajador lucía como una afirmación de impetuosa mocedad. El futuro profesor se presentaba con gallardía de "vanguardia" en lo social y en lo literario : marxista y superrealista. Eran tendencias que el jovencísimo Aubrun asumía con vitalidad nada arrogante<sup>2</sup>.

Mais revenons à 1957. Le trio professoral — Charles Aubrun, Robert Ricard et Aristide Rumeau, dernier arrivé — était secondé par quelques assistants qui, par la suite, allaient être appelés à porter à travers l'hexagone les valeurs de l'hispanisme : Albert Mas, André Saint-Lu, Paul Verdevoye, récemment rejoints par Louis Urrutia. Plusieurs lecteurs leur prêtaient main-forte, parmi lesquels Juan Ignacio Murcia et Maurice Molho, dont le cours de linguistique attirait les foules. Une fois ma licence obtenue, je partis pour Madrid afin d'y préparer mon Diplôme d'Études Supérieures, dont le sujet m'avait été donné par Robert Ricard, et ne retrouvai la rue Gay-Lussac qu'à l'automne 1959, en qualité cette fois d'agrégatif. Les enseignants étaient devenus plus nombreux et le décor allait bientôt changer, à la suite des travaux d'agrandissement entrepris à l'initiative du directeur. Aubrun, au terme d'un nouveau semestre passé aux États-Unis, nous fit un cours sur le théâtre de Calderón qui était au programme de l'agrégation. Prompt à bousculer les idées reçues, il aimait, à l'occasion, cultiver le paradoxe. Je me rappelle le commentaire que lui inspira la scène finale de *El Alcalde de Zalamea* qui, disait-il, nous montre Philippe II nommant de guerre lasse Pedro Crespo *alcalde perpetuo*, faute d'être parvenu à faire comprendre à ce paysan borné ce qu'aurait dû être l'exercice d'une justice respectueuse des formes.

Au printemps 1963, alors que j'avais terminé mon service militaire et réintégré le lycée Jacques-Decour, Charles Aubrun me fit venir dans son bureau pour me proposer un poste d'assistant. Je n'étais pas le seul : Claude Esteban, Sylvia Roubaud, Jacques Fressard, attendaient eux aussi d'être reçus. Ayant déposé un dossier de candidature à la Casa de Velázquez, je crus devoir décliner cette offre et vis ma décision vivement approuvée par mon interlocuteur. Au cours de mes trois années madrilènes, je n'eus de contacts avec lui qu'à trois reprises. Tout d'abord, je lui fis part de mon désir de consacrer ma thèse au théâtre de Cervantès, un choix qu'il désapprouva aussitôt, estimant que ce théâtre souffrait d'un manque irrémédiable de « transhistoricité ». Je n'en persistai pas moins, avec l'accord de mon directeur, Robert Ricard. Puis je lui écrivis, quelques mois plus tard, pour lui demander s'il accepterait de diriger ma thèse complémentaire, une édition commentée de la *Comedia del Conde loco*, de Morales, dont le manuscrit venait d'être retrouvé par Antonio Rodríguez-Moñino à New York, dans les fonds de la Hispanic Society of America. Il me donna son

2 GUILLÉN, Jorge, "En Murcia", *Mélanges offerts à Charles Vincent Aubrun*, édition établie par Haïm Vidal Sephiha, Paris, Éditions hispaniques, tome I, p. 13.

*visto bueno* par retour de courrier. Enfin, quelques jours avant mon départ de Madrid, je le revis alors qu'il se rendait en Espagne pour y être fait docteur *honoris causa* de je ne sais plus quelle université. J'allai le chercher à Barajas et, tandis que nous attendions ses bagages, il m'apprit qu'il venait de publier, outre *La comédie espagnole*, une série de manuels d'enseignement grâce auxquels Paris, me dit-il, se trouvait une fois de plus à la pointe de l'hispanisme français. Lors des séjours de recherche que faisai-ent à la Casa différents collègues bordelais et toulousains, je m'étais aperçu que cette vision des choses n'était pas du tout la leur et qu'ils se plaisaient à dénoncer un « impérialisme parisien » que Carlos Quinto, comme ils l'appelaient, était censé incarner. Cet impérialisme, à dire vrai, s'il avait peut-être existé en d'autres temps, n'avait pas survécu à la disparition de Delpy.

Devenu assistant à la rentrée de 1966, je retrouvai la rue Gay-Lussac quelque peu changée. Il n'y avait toujours que les trois mêmes professeurs, mais le nombre des assistants et des lecteurs s'était accru pour faire face à l'augmentation des effectifs. De plus, une catégorie nouvelle, celle des maîtres-assistants, était venue renforcer l'encadrement. Louis Urrutia, Simone Saillard et Robert Marrast, qui en faisaient partie, avaient été rejoints par Guy Mercadier, Bernard Sesé, Jean Bourg, Pierre Guénoun, pour ne citer que ces quelques noms. La plupart des enseignements étaient désormais dispensés au Centre Censier, sauf les cours d'agrégation, donnés dans la vieille Sorbonne et qui, pour la plupart, incombaient aux seuls assistants et maîtres-assistants. La coordination pédagogique était assurée pour chaque année par un enseignant désigné par le directeur, et c'est ainsi qu'un an plus tard, je me vis confier la responsabilité de l'année de maîtrise. Quant à la recherche, elle se ramenait pour l'essentiel aux rencontres individuelles, plus ou moins périodiques, entre les étudiants de doctorat et de maîtrise et leurs directeurs respectifs. Charles Aubrun faisait exception. L'année de mon arrivée, il anima un séminaire auquel participaient ses disciples, et que je suivis régulièrement. Le 30 juin 1967, je soutins ma thèse de 3<sup>e</sup> cycle, et la mention qui me fut accordée me valut l'équivalence de la thèse complémentaire de doctorat : consécration éphémère, puisque celle-ci allait être bientôt supprimée par décret, mais qui permit à cette édition d'être publiée, deux ans plus tard, dans une des collections des Éditions hispaniques.

Alors que ma deuxième année d'assistantat était plus que largement entamée, les événements de mai 68 entraînèrent un bouleversement auquel l'Institut Hispanique ne pouvait échapper. Ce n'est pas ici le lieu d'en décrire les péripéties. Disons seulement que la rue Gay-Lussac fut le théâtre d'affrontements entre trotskistes et communistes orthodoxes, d'autant plus âpres que l'Institut était en passe de devenir une maison sans tête. Aristide Rumeau avait pris sa retraite, Robert Ricard allait bientôt en faire autant ; quant à Aubrun, il s'était reclus dans son appartement et n'en sortit que pour retourner aux États-Unis. Il incombait alors à une commission paritaire enseignants-étudiants, dont je me trouvais faire partie d'expédier les affaires courantes et d'organiser tant bien que mal les deux sessions d'examens. Elle y parvint au prix d'aménagements que n'ont certainement pas oubliés ceux qui furent reçus à l'issue des épreuves. À son retour d'Amérique, Aubrun nous décerna un vibrant satisfecit, tout en refusant de signer les procès-verbaux. Ce refus provoqua une réaction quelque peu houleuse de la part de ceux qui auraient aimé que le directeur rendît justice à un travail accompli dans des conditions difficiles. Par la suite, la réforme engagée par Edgar Faure modifia profondément le mode de fonctionnement de l'Institut. Une UER fut créée, administrée par un Conseil associant enseignants de rang A et B et représentants du personnel. Si ma mémoire ne me trompe pas, Bernard Sesé, Jean Bourg et moi-même y représentions le collègue B.

À partir de 1970, mes relations avec Aubrun s'espacèrent. Il ne m'avait pas gardé rigueur des propos que je lui avais publiquement adressés, mais j'avais quitté Paris pour prendre la succession de Paul Guinard à Caen, en tant que chargé d'enseignement, tandis que, de son côté, il allait partir deux ans plus tard pour Nice où l'une de ses anciennes élèves, Nelly Clemessy, récemment disparue, lui avait proposé de le rejoindre. Sa bienveillance à mon égard ne se démentit jamais, comme l'attestent les tirés à part qu'il m'envoya régulièrement jusqu'à la fin et qui s'accompagnaient chaque fois de dédicaces chaleureuses. Il n'en fallait pas davantage pour que je passe, aux yeux de certains, pour l'un de ses suppôts. J'en veux pour preuve la mise en garde que Noël Salomon, de passage à Caen, adressa à Lucien Clare, qui dirigeait notre Département, lorsqu'il apprit que j'avais quitté les rives de la Seine pour les bords de l'Orne. Il savait pourtant qui j'étais, puisque, deux ans plus tôt, il m'avait appelé à faire partie du jury de l'agrégation qu'il présidait alors. Je dois ajouter que le dîner qui suivit sa conférence n'en fut pas pour autant assombri.

Au sein de l'hispanisme international, Charles Aubrun jouissait d'un prestige incontestable. Professeur invité dans plusieurs universités américaines (Columbia, Stanford, Santa Barbara, Cornell, Bloomington), correspondant de la Real Academia Española et membre de la Hispanic Society, il avait noué de solides amitiés, non seulement en Espagne, en Allemagne et dans les pays anglo-saxons, mais aussi en Amérique latine où il s'était rendu à plusieurs reprises. La cordialité et la vive curiosité d'esprit de ce conférencier unanimement apprécié lui avaient valu de nombreuses sympathies et de fidèles amitiés. Telle qu'elle a été établie par ses disciples, en appendice aux deux volumes de *Mélanges* qui lui furent offerts en 1973, la liste de ses publications ne répond pas tout à fait aux critères habituels. J'ai dit plus haut que sa thèse d'État était restée inédite. En dehors des ouvrages d'érudition que j'ai cités, les livres qui ont assuré sa réputation relèvent pour la plupart d'une vulgarisation de qualité et couvrent les champs les plus divers. Mentionnons parmi eux *La comédie espagnole*, ainsi que les *Que sais-je* qu'il a consacrés à *L'Amérique centrale*, à *l'Histoire du théâtre espagnol* et à *La littérature espagnole* et qui ont fait l'objet de nombreuse rééditions. Rappelons aussi ses éditions de Lope de Vega (*Peribáñez* et *La Circe*), ainsi que de Calderón (*Eco y Narciso* et *La estatua de Prometeo*), sans oublier sa présentation d'un choix de textes de Bolívar, sous le titre *Cuatro cartas y una memoria*. Il faut également signaler les quelque 150 articles qu'il a fait paraître sur les auteurs et les sujets les plus variés : qu'il s'agisse du Moyen Âge (*Cantar de Mio Cid*, *Libro de Buen Amor*, Juan de Mena, Jorge Manrique), du xvi<sup>e</sup> siècle (Garcilaso, *Lazarillo de Tormes*), du xvii<sup>e</sup> siècle (la picaresque, Cervantès, Lope de Vega, Calderón), des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles (Goya, Valera), du xx<sup>e</sup> siècle (Valle-Inclán, Blasco Ibáñez, Jorge Guillén) ou des lettres hispano-américaines (Alfonso Reyes, Rubén Darío, Martí). On ne doit pas oublier, enfin, l'importante activité éditoriale qu'il a menée à la tête des Éditions hispaniques, tant dans le domaine de la recherche que dans celui des manuels d'enseignement. De plus, ses préoccupations de pédagogue ne sauraient être séparées du souci qu'il a toujours eu d'ouvrir notre discipline à d'autres horizons : la création du CÉILA et celle du Centre d'Études catalanes sont là pour en témoigner.

Nos dernières retrouvailles eurent lieu dans les salons de la Sorbonne, lorsque son vieil ami Paul Mérimée lui remit les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Il m'avait convié avec quelques autres à une cérémonie amicale. Il avait maigri et nous découvrîmes qu'il s'était laissé pousser des favoris à la François-Joseph, mais il se montra aussi vif d'esprit qu'il l'avait été par le passé. Il vivait alors retiré au Château du Val, une résidence proche de Saint Germain-en-Laye qui

accueillait les membres de la Légion d'honneur, parmi lesquels Aristide Rumeau, devenu son voisin. Il avait entrepris la rédaction de ses *Mémoires*, auxquelles il mit le point final le 21 septembre 1989. Son récit s'achève sur une adresse à son épouse, avec qui il avait partagé soixante ans de vie commune : « Notre printemps s'en est allé, écrivait-il alors. En été nous avons engrangé nos gerbes. [...] L'hiver est là. Il va clore nos quatre saisons<sup>3</sup> ». Michel Darbord, qui lui rendit visite dans les derniers mois, évoque dans sa nécrologie la sérénité d'un homme qui affrontait « son destin avec un courage tranquille, plus attiré peut-être par les diverses pensées sur la vie et ses épreuves<sup>4</sup> ». En 1991, son livre parut en français à Berlin, à l'initiative de son ami Sebastian Neumeister. Deux ans plus tard, le 2 février 1993, il disparaissait. Pour ma part, je ne devais le revoir que lors de la mise en bière qui précéda ses obsèques. C'est en silence, le cœur serré, que ceux qui furent alors présents lui adressèrent un dernier adieu.

---

3 AUBRUN, Charles Vincent, *Mémoires*, Hrsg. Sebastian Neuneister, Marburg, Hitzeroth, 1991, p. 124.

4 DARBORD, Michel, "Charles Vincent Aubrun (1906-1993)", *Bulletin hispanique*, tome 95, n° 2, 1993, p. 790.